

**PASCALE DIETRICH**



**Faut pas rêver**



LIANA LEVI



Rêver d'un crime fait-il du dormeur un suspect? C'est ce que n'ose imaginer Louise, depuis deux mois réveillée en sursaut au beau milieu de la nuit par Carlos. Son compagnon parle dans son sommeil, en espagnol et avec véhémence. Il semble revivre encore et toujours la même scène, dont il affirme ne pas se souvenir au matin. Sans cet inquiétant désagrément, Louise serait certaine d'avoir enfin rencontré l'homme idéal: Carlos a quitté l'Andalousie pour exercer le métier de sage-femme à Paris. Que cache sa somniloquie? Pour en avoir le cœur net, Louise dissimule près de son oreiller un enregistreur. Les premiers résultats de la judicieuse analyse des cauchemars, obtenus par son amie Jeanne à partir de la traduction qu'elle effectue, la placent face à une évidence troublante: la nuit, c'est un scénario meurtrier qui est rejoué, à Marbella. Un parfait lieu de vacances. Faut-il y aller?

**PASCALE DIETRICH** est née à Tours en 1980. Sociologue à l'INED, elle est l'auteur de plusieurs romans remarquables qui tous flirtent avec le polar: *Le Homard* (In8, 2013), *Une île bien tranquille* (Liana Levi, 2016). *Les Mafieuses* (Liana Levi, 2019), succès de librairie, fait l'objet d'une adaptation cinématographique. Avec *Faut pas rêver*, elle nous donne une formidable comédie loufoque à l'intrigue retorse.

Pascale Dietrich

# Faut pas rêver



Liana Levi



# DICTAPHONE

«Le rêve seul laisse à l'homme tous ses droits à la liberté.»

*La Révolution surréaliste*, n° 1, décembre 1924.

# 1

Les yeux gonflés, Louise regardait Carlos beurrer une biscotte avec enthousiasme. Contrairement à elle, il avait passé une nuit réparatrice. Il se mit à grignoter méticuleusement les bords de sa tartine pour la tremper dans son café. Il était d'un naturel heureux et c'est sans doute ce qui avait attiré Louise dès leur rencontre, un an auparavant, lors d'un dîner chez Jeanne et Julien. Quand il avait raconté qu'après avoir travaillé dans la finance, il avait opéré un virage à cent quatre-vingts degrés pour se reconvertir dans le métier de sage-femme, elle avait définitivement fondu.

Il faut dire que jusque-là elle avait eu le don de tomber sur des tordus : des excessifs, des capricieux, des maniaques, des dépressifs, des buveurs, des hypocondriaques... Elle les attirait tel un aimant. Elle avait même eu une aventure avec un collectionneur de sous-bocks, le pire de tous.

Avec Carlos, tout était allé très vite, comme dans un film en accéléré. Ils avaient emménagé dans un appartement du X<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Cuisine américaine et vue sur cour verdoyante. Quelques mois plus tard, émerveillée de voir qu'il buvait du thé vert et ne brisait pas de chaise en cas de contrariété, Louise avait décidé d'avoir un enfant dans les plus brefs délais. Les types sains d'esprit ne courent pas

les rues, quand on en tient un, mieux vaut se l'attacher. Et puis, elle avait déjà trente-neuf ans et l'horloge biologique tournait.

Aujourd'hui, la vie s'approchait de l'idée que la jeune femme se faisait du bonheur. Carlos était en tout point conforme à la première impression qu'elle avait eue de lui : attentionné, jovial, intelligent, animé du souci permanent d'aider les autres. Il était aussi parfait qu'un homme pouvait l'être. En dehors d'un détail. Mineur, ridicule à côté de ses qualités, mais néanmoins notable. Pénible. Fatigant. Empoisonnant ! Il parlait dans son sommeil. Cela lui avait pris aussitôt après le test de grossesse, positif. Fallait-il y voir un lien de cause à effet ?

Ses délires verbaux survenaient systématiquement au beau milieu de la nuit, vers trois ou quatre heures du matin, et suivaient à peu près toujours la même logique. D'abord des marmonnements, des grognements, puis d'étranges interjections lancées à la cantonade. Venaient ensuite des syllabes, des bouts de phrases, prémices d'un discours fiévreux qui pouvait durer de longues (très longues) minutes. Au paroxysme de la crise, il semblait prêt à agresser quelqu'un. Il lui arrivait de se lever et d'envoyer valser des objets à travers la chambre. Le mur portait encore le stigmate de la table de chevet. Quand la tension retombait, il reposait bêtement la tête sur l'oreiller, comme si de rien n'était. Le pire, c'est que durant ses divagations, il s'exprimait exclusivement dans sa langue maternelle. En dehors de quelques mots de base, les compétences de Louise en espagnol étaient malheureusement très limitées. Désormais, elle songeait à acheter une méthode Assimil.

Se servant un verre de jus d'argousier, elle revit la scène de la nuit. Carlos assis sur le matelas, poings serrés et pupilles dilatées par la colère. Même si elle ne comprenait pas ce qu'il



disait, elle devinait qu'il n'était pas en train de faire l'apologie du vivre-ensemble.

Carlos tentait de repêcher le bout de sa biscotte noyé dans le café quand il s'aperçut qu'elle le fixait avec l'intensité d'un zoologue tombé nez à nez avec un spécimen d'une espèce en voie d'extinction.

– Qu'est-ce qu'il y a, *mi amor*? demanda-t-il.

Louise soupira en attrapant une orange dans la corbeille de fruits. Comme d'habitude, il ne se souvenait de rien.

– J'ai encore parlé dans mon sommeil, devina-t-il.

– Tu m'as fait passer une nuit abominable. Je ne comprends pas ce qui peut te passer par la tête pour que tu te mettes dans des états pareils.

– Je suis désolé...

– T'es flippant, maugréa-t-elle.

Le manque de sommeil la mettait de mauvais poil. Dans les périodes de crise, elle en était réduite à se gaver de vitamine C et de *ginger ale* pour tenir toute la journée. Si elle n'avait pas été enceinte, elle aurait pu tomber dans la coke ou les amphétamines, comme ces cadres pressurés qui se dopent pour tenir la cadence.

Elle enfourna un quartier d'orange tout en caressant pensivement son ventre. Si Carlos continuait à vociférer comme ça la nuit, le pauvre gosse ne serait pas pressé de sortir. Elle avait entendu dire que l'environnement sonore de la mère conditionne la vie intra-utérine à partir du cinquième mois de grossesse. Quelle idée l'enfant se ferait-il du monde extérieur si le problème de Carlos n'était pas résolu d'ici là?

– C'est tout de même étrange que tu ne te souviennes jamais de rien, insista-t-elle. Même pas une petite réminiscence? Moi, je me rappelle souvent mes rêves. Par exemple,

cette nuit, j'ai rêvé que j'étais enfermée dans une cellule de prison et que j'achetais un Mars à une gardienne qui faisait de la vente ambulante. Elle avait aussi des beignets, comme les marchands de plage. Ensuite, je m'évadais en sautant par la fenêtre et on faisait un tour d'auto-tamponneuse.

– Pourquoi tu étais en prison ?

– Je ne sais plus. En tout cas, même si je vis un tas d'aventures, je les garde pour moi ! Si au moins tu parlais en français, je pourrais avoir une idée de quoi il retourne. Là, je me sens complètement exclue.

Carlos fixait son café crème d'un air désespéré.

– Note bien que je préfère l'espagnol au néerlandais, ajouta-t-elle pour ne pas trop l'enfoncer.

Un homme qui parlerait néerlandais dans son sommeil, ce serait abominable. Chinois, n'en parlons pas. S'imaginant furtivement avec des hommes de diverses nationalités, elle ressentit une profonde lassitude.

– Parfois je me dis que tu as peut-être un message à me faire passer, soupira-t-elle.

– Mais non, s'insurgea Carlos. Qu'est-ce que tu vas chercher ? Écoute, trésor, je suis vraiment navré de t'infliger ça. Si tu veux, je dormirai sur le canapé ce soir. Il faut que tu te reposes.

Il la considérait de ses grands yeux noirs aux cils de biche. Compatissante, Louise lui attrapa la main. Bien sûr, il était le premier désolé de ce dérèglement. Il avait essayé l'acupuncture, l'hypnose et l'ostéopathie, rien n'y faisait. Elle lui avait conseillé de voir un psy mais, selon lui, ce symptôme était purement physiologique, tel un rhume, une grippe ou une otite. Au lieu de s'interroger sur lui-même, il étudiait l'opacité des rideaux occultants, l'insonorisation de la pièce et la disposition des meubles selon la méthode Fengshui. Le mois dernier, leur lit avait changé quatre fois de place et

l'armoire se déplaçait le long des murs tel un crabe longeant les rochers.

Lessivée par ces nuits agitées, elle alluma au radar l'ordinateur pour consulter ses mails. Rien de neuf, mis à part les pubs pour de la layette et des lits à barreaux. C'était tout de même exaspérant que les sites commerciaux soient au courant de sa grossesse avant la plupart de ses proches. Babyshop.com voulait lui vendre une gigoteuse alors que son frère ne se doutait pas encore qu'il allait devenir oncle. Irritée, elle tapa sur Google : « parler dans son sommeil ». À sa grande surprise, de nombreux forums existaient sur le sujet.

Le sommeil semblait devenu un lieu d'expression pour pas mal de monde. Elle cliqua sur un lien et lut quelques témoignages. La nuit, une femme disait à son mari qu'elle ne l'avait jamais aimé, un homme ordonnait à son chien d'aller chercher son slip dans le tiroir de la cuisine, un mari aimant traitait sa femme de salope (ce qui avait fini par provoquer chez elle une terrible dépression), une internaute s'inquiétait du fait que ses amants puissent lui soutirer son code de Carte bleue... Victime ou spectateur, personne n'avait d'explication du phénomène, encore moins de solution à proposer.

Après avoir fermé le dernier onglet des pages consultées, Louise essaya de se mettre au travail. Elle devait écrire un article sur le budget participatif pour le journal de la municipalité en insistant sur le fait que les habitants étaient associés à la politique locale. En vérité, le projet de végétalisation de rue – qui avait remporté la majorité des suffrages – s'était matérialisé dans quelques malheureuses jardinières posées au beau milieu du trottoir. En la photographiant sous un angle avantageux, elle réussirait sans doute à vanter la réappropriation de l'artère par les habitants et la verdure reprenant ses droits sur le bitume. Le travail de Louise était plus proche

de la communication que du journalisme. Le personnel politique pensait qu'il s'agissait désormais du nerf de la guerre pour gagner les élections, comme si les citoyens ne voyaient pas ce qu'ils avaient sous les yeux, un environnement pollué et miséreux.

Louise s'empara du dictaphone rangé dans son bureau, appuya sur le bouton Play. La voix nasillarde de la responsable du budget participatif avec laquelle elle avait réalisé l'interview s'échappa du boîtier. Soudain, elle se figea et regarda l'appareil avec le même émerveillement que s'il s'était transformé en aspirateur de table.

Comment avait-elle pu ne pas y penser plus tôt ?

Le long des murs, les cartons étaient empilés les uns sur les autres et les meubles, encore à l'état de kit. La pièce puait la peinture fraîche. Machinalement, Jeanne poussa un fauteuil dans un coin et s'aperçut qu'elle lui avait attribué exactement la même place que dans son ancien appartement. Elle se dépêcha de le placer dans l'angle opposé. C'est incroyable comme on a tendance à reproduire les choses. L'idée lui traversa l'esprit de tout laisser dans cette disposition afin de garder sous les yeux l'étendue de son inconséquence. Le bazar autour d'elle était à l'image de sa vie.

Elle ne comprenait pas comment elle avait pu en arriver là avec Julien. Quinze ans qu'ils étaient ensemble, et puis d'un coup, plus rien. Au départ, elle le considérait comme un type hors pair. Elle admirait sa passion pour la mer, appuyait son rêve d'acheter un voilier et de traverser l'Atlantique. Il déroulait des exposés brillants sur l'intelligence des poulpes, ces animaux dotés de huit bras, neuf cerveaux et trois cœurs, capables de dévisser un couvercle de bocal avec leurs tentacules. Savaient-ils faire fonctionner un ouvre-boîte ou un tire-bouchon ?

Quoi qu'il en soit, concernant Julien, la routine s'était installée, avec son lot de satisfactions, mais aussi

d'incompréhensions. Plus le temps avait passé, plus il s'était absenté. Avocat spécialisé en droit de l'environnement sans cesse fourré à son cabinet, il avait fait condamner plusieurs entreprises polluantes. La semaine, les dossiers l'occupaient, le week-end, il faisait du bateau, arguant que cela faisait partie de son boulot: pour défendre la nature devant les tribunaux, il avait besoin de contacts physiques avec elle, tout comme les avocats pénalistes éprouvaient la nécessité de s'entretenir avec les prévenus. Bref, des courants opposés les avaient entraînés l'un loin de l'autre.

Ils avaient pourtant tenté de réparer les choses, s'étaient offert un séjour dans un hôtel de luxe à la campagne, espérant que se coincer la bulle dans une chambre climatisée, vautrés dans un lit aux dimensions démesurées, dissiperait la rancœur et les déceptions. Au lieu de cela, le séjour avait accéléré la rupture. C'est culpabilisant de ne pas être heureux quand on se prélasse dans une baignoire à jets en sirotant du pétillant et que l'eau de la piscine miroite sous les fenêtres. Peut-être que s'ils avaient choisi un hôtel miteux dans une zone industrielle, elle se serait dit que sa vie avec Julien n'était pas si mal, après tout, qu'il était plus séduisant que le routier bedonnant de la chambre d'à côté et qu'en comparaison avec la famille malienne de la chambre d'en face, hébergée par les services sociaux, ils jouissaient d'un immense confort de vie.

Au contraire, dans leur palace, la vacuité de leur relation lui était apparue avec une netteté inattendue. Elle avait compris que leur amour était du flan: un flan mou, flageolant, avec du caramel dégoulinant sur le dessus. Le même que celui que le serveur habillé en pingouin avait déposé un soir devant eux, un sourire sarcastique aux lèvres. Tous les riches clients de l'hôtel avaient probablement des vies sentimentales semblables à ce pathétique dessert aux œufs. La consistance

de leur relation... Cette révélation les avait laissés comme deux ronds de flan. Depuis, dès que Jeanne pensait à Julien, un flan gélatineux s'affichait dans son cerveau.

Elle sortit une cigarette et écouta les sons en provenance des appartements voisins, tentant de se familiariser avec eux : une baignoire en train de se vider, le bruit sourd du tambour d'une machine à laver, les aboiements d'un chien... Elle n'arrivait pas à se projeter dans ces lieux. Impossible d'en imaginer la décoration, la disposition des meubles, les gosses en train d'y jouer... À vrai dire, elle serait volontiers restée dans le XX<sup>e</sup> arrondissement où elle avait tous ses repères, mais le loyer était devenu trop élevé pour elle toute seule qui avait fait le choix de travailler à temps partiel pour s'occuper des enfants. Suite à leur séparation, elle s'était retrouvée avec des revenus divisés par trois. Les femmes sont les grandes perdantes des couples qui se délitent. Par nécessité, elle avait fait une demande de logement social et on lui avait proposé cet appartement à Aubervilliers, dans un quartier où les pouvoirs publics cherchaient à introduire de la mixité sociale. Au téléphone, l'élue locale lui avait dit qu'ils retenir des gens comme elle, c'est-à-dire des Blancs occupant des professions qualifiées. Pour amadouer ces profils, les commissions d'attribution proposaient des logements avec de beaux volumes, cuisines équipées, baies vitrées sur espaces extérieurs. Il faut tout de même une compensation au quartier, où l'on croise vendeurs de crack, femmes en niqab et mendiants affligés de malformations. Résultat, les immeubles du coin présentaient tous la même stratification : les Noirs et les Arabes aux étages inférieurs, et les Blancs, tout en haut, sous le toit accueillant les terrasses avec accès privatif. Depuis les transats, les derniers étages jouissaient d'une jolie vue sur la cité environnante.

Jeanne sortit d'un carton une pile de livres. Afin d'éviter des négociations usantes, Julien et elle avaient opté pour un principe de répartition radical: pour elle, tous les auteurs dont le nom commençait par une lettre comprise entre A et M, et pour Julien, ceux de N à Z. Du coup, il avait tous les Trevanian qu'elle adorait, ainsi que ses livres en espagnol alors qu'il n'en comprenait pas un traître mot, et elle se retrouvait avec un code civil et un manuel de voile rédigé par un certain Alain Boulet. Procédé idiot, mais c'était la seule façon que Jeanne avait trouvée pour assurer une certaine justice dans la répartition. Sans une règle implacable, Julien serait parvenu à l'enfumer. D'ailleurs, pour le reste, le flou avait régné, suscitant d'interminables disputes. Pendant des jours, avec l'opiniâtreté de marchands de tapis, ils avaient tenté de s'accaparer les objets qu'ils aimaient l'un et l'autre et de se refiler les trucs moches, inutiles ou encombrants. Julien partait à tout bout de champ dans d'épuisantes plaidoiries. Jeanne avait cédé sur l'atroce soupière, les coquetiers en forme de poule et leur abominable lit qui grinçait au moindre mouvement. Elle pouvait tout de même se féliciter de lui avoir refourgué le plaid ramené par une tante d'un voyage au Sri Lanka.

Soupirant, elle envoya le manuel de voile à la corbeille et sortit sur la terrasse pour s'aérer. La vision de la ville l'apaisa un peu. Elle imagina une fenêtre dans sa tête par laquelle pénétrait un souffle d'air qui balayait ses pensées comme de la petite poussière. Au moins, elle avait gagné vingt mètres carrés de béton à l'air libre où planter des tomates cerise, le rêve de tout Parisien.

En attendant la canicule de l'été, il faisait encore frais. La capitale se déployait au-delà du périphérique scintillant tel un serpent de mer doré. L'immeuble qu'elle avait occupé avec Julien se trouvait quelque part, là-bas parmi les carrés gris emboîtés les uns dans les autres à l'horizon.



Les vibrations du téléphone la tirèrent de ses pensées.

– Salut, dit Louise à l’autre bout du fil. Comment ça va ?

– Bah... En plein dans les cartons.

– Ma pauvre, il n’y a pas pire qu’un déménagement. Si t’as besoin, je peux passer chez toi demain te donner un coup de main. Je pourrais voir ta nouvelle tanière. Et puis j’ai un service à te demander.

– Quel genre de service ?

– J’ai besoin des lumières de quelqu’un qui parle couramment espagnol. Je t’expliquerai.

– OK. Viens vers vingt heures. Les enfants seront chez Julien, on sera peinardes. S’il fait beau, on pourra même manger sur la terrasse.

Après avoir raccroché, Jeanne se demanda en quoi ses compétences en espagnol pourraient bien être utiles à son amie alors qu’elle vivait avec un Andalou. Pour sa part, elle n’avait jamais passé que trois ans à Barcelone pour faire sa thèse sur le mouvement anarchiste. Elle regrettait encore les terrasses bruyantes des cafés où toutes les générations se mélangeaient. En France, les mères accompagnées d’enfants sont reléguées dans les parcs, isolés du reste de la ville. Personne ne se soucie de la misère intellectuelle de ces femmes réduites à ne parler que bouillie, couches, développement psychomoteur et consistance des selles. Maussade, elle alluma le joint qu’elle s’était roulé avec l’herbe offerte par un collègue du labo en apprenant son divorce.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5<sup>e</sup>

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue  
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site

[www.lianalevi.fr](http://www.lianalevi.fr)

© Éditions Liana Levi, 2021

Couverture : D. Hoch

Photo : © Lee Avison/Arcangel

Cette édition électronique du livre *Faut pas rêver* de Pascale Dietrich  
a été réalisée en avril 2021 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN : 979-10-349-0405-1)

ISBN ePDF: 979-10-349-0407-5